

la Californie y croissent abondamment. Extrêmement sauvage, rien, hormis le chemin, n'y révèle la prise de possession de l'homme. Ce n'est qu'après quelque temps qu'on rencontre la première habitation. C'est un pauvre hôtel construit en planches, assis comme un profane dans ce temple de la nature, d'où l'on voudrait pouvoir "chasser les marchands."

Toutes déplacées que soient les œuvres des hommes dans un lieu où tout est si grand, il faut bien songer à se loger, et notre cocher nous conduit à l'un des trois hôtels de l'endroit.

Comme il y a trois lignes de diligence pour atteindre la vallée, il y a trois hôtels, chaque ligne ayant le sien. L'un d'eux a fait faillite dernièrement : les autres ne s'en portent que mieux.

L'hôtel où nous descendons est construit sur le plan ordinaire : grande caisse rectangulaire en bois de cèdre avec véranda sur le devant. Une percée, ménagée dans les arbres géants qui l'ombragent, permet d'admirer de face les grandes cascades de Yo-Semite.

C'est d'une hauteur de *trois mille pieds* qu'elles se précipitent dans la rivière ; mais, il faut bien le dire, en automne, ce filet d'eau paraît mesquin sur l'énorme masse des rochers. Par ce que nous voyons, pourtant, nous pouvons concevoir ce que ce doit être, au printemps, alors qu'une nappe d'eau d'une grande largeur vient, en rebondissant deux fois, s'émietter sur le rocher inférieur qu'elle creuse en tombant. Ce doit être sublime et effrayant, et il nous est pénible de ne voir la chose que par les yeux de l'imagination.

Yo-Semite est un nom indien qui signifie *le grand ours gris*. Frappé lui-même de la majesté de ces lieux, le Peau-Rouge a choisi, dans sa langue imagée, le mot qui lui paraît rendre le mieux l'aspect terrifiant de ces parages.

C'est en mars 1851 que le major américain Savage, à la poursuite d'une bande d'indigènes, en fit la découverte pour les blancs.

Nous consacraâmes toute l'après-midi de ce jour à errer sous les charmants ombrages de ce parc naturel, Eden un peu sévère, émaillé de lauriers-roses en fleurs, de fougères et de rhododendrons. Nos yeux ne pouvaient se rassasier de ce spectacle admirable.

Ces montagnes massives qui enserrent de leur froide étreinte la vallée verdoyante, les pics élevés qui les couronnent et se détachent sur le ciel lointain, les cataractes nombreuses qui, de tous côtés, semblent tomber des nues, la végétation gigantesque et variée, tout cela défie toute description.

La vallée de Yo-Semite est située à 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le bras principal de la Merced la parcourt dans toute sa longueur ; après y être entrée en conquérante par une série de sauts prodigieux, elle se complait à en suivre toutes les sinuosités et s'attarde en des détours capricieux.

L'atmosphère est pure, calme, sereine, et l'on n'entend que le fracas de l'eau quand on approche des chutes ou les mugissements des troupeaux qui folâtraient au bord de

la rivière. Nous cherchâmes en vain les Indiens dont la plupart des voyageurs parlent dans leurs relations. Et pourtant il y en a, mais ils habitent maintenant des maisons en planches comme tout le monde, ils sont vêtus comme tout le monde, ils se sont faits pêcheurs et même, ô décadence ! agriculteurs.

Yo-Semite n'a de vie que pendant la belle saison, aussitôt que les froids arrivent tous les établissements se ferment ; très-peu de personnes hivernent dans ces parages.

W.

(A continuer.)

LE VIEUX MOULIN. (*)

Bravant les coups du temps, une muraille grise
Solitaire survit, tout près de l'onde assise ;
A ses pieds la vague mugit.

Déjà bien des hivers ont couronné sa tête
De neige et de frimas ; bien souvent la tempête
A battu son flanc décrépité.

∴

Elle reste debout, fière de ses années,
Les ruines tout autour gisant amoncelées
Lui donnent un air de grandeur.
Elle domine au loin le cours de la rivière ;
De l'antique moulin rentré dans la poussière
Elle rappelle la splendeur.

∴

Des eaux baignant ses pieds j'aime les blancs rapides ;
J'aime à voir les grands troncs s'élançant intrépides.
Du sein de l'écume des flots.

J'aime son front usé par la sifflante bise,
J'aime, quand à ses pieds vient expirer la brise,
J'aime son paisible repos.

∴

Quand des feux de l'été la grève s'illumine,
Il m'est doux de rêver sous la croulante ruine,
Dernier débris du vieux moulin.

Quand, libre de l'étude, on me mène au rivage
Où languit oublié ce granit d'un autre âge,
Je lui souris dans le lointain.

∴

Qu'il est de poésie en son morne silence
Et dans sa côte abrupte où le grand pin s'élançe
En montant vers l'azur des cieux !
Et que de souvenirs sur la déserte rive
Où ne soupire plus que l'onde fugitive !...
C'est là que vivaient nos aïeux !

∴

Leurs ossements blanchis dorment au cimetière,
Mais l'œuvre de leurs mains s'élève encore altière,
Semblant braver les éléments ;
Ainsi, dans nos forêts, on voit un chêne antique,
Au milieu d'arbres morts se dressant magnifique,
Défier la rage des vents.

SYLVESTRE SYLVESTRE.—(Philosophie.)

(*) But de promenade, sur les bords de la rivière l'Assomption, à 3 milles de Joliette.